

Le Pavé de Marseille (du 21 au 27 mai 1998)

ROND MAIS Le monde est rond PAS SI ROSE

Petit moment de poésie, d'intelligence et de sensibilité, tel est le monde vu à travers les mots de Gertrud Stein et le regard de Xavier Marchand. *Le monde est rond*, c'est un conte qui raconte l'histoire de Rose, une non-histoire, d'une petite fille qui pense, qui regarde le monde et le monde qui est rond ne tourne pas si rond que ça. Au commencement, il y a les mots de Gertrud Stein. Les mots les plus simples pour dire l'apparente simplicité des choses. Mais Rose serait-elle une rose si elle ne s'appelait pas Rose ? Surtout que bleu est sa couleur préférée.

AME D'ENFANT

Dès les premiers instants, on pressent le pire, la difficile route qui va mener Rose de l'innocence à la connaissance. Il y a dans l'écriture de Gertrud Stein, faite de la plus extrême simplicité, une complexité qui naît de la répétition, d'infimes et infinies variations sur le sens et l'assemblage des mots. C'est une merveille rare de voir se dévoiler ainsi, mots après mots, les pensées, les peurs, les rêves d'une petite fille, exactement comme on arrache, l'un après l'autre, les pétales d'une fleur. En approchant, chaque fois, un peu plus près de son cœur. Rien de simpliste ni de mince pourtant dans ce texte qui utilise le ton du conte et emprunte sa cadence aux comptines pour dire, avec une extrême sensibilité, les réflexions d'un enfant face à la complexité du monde. Comment un lézard peut-il tomber d'un

toit si le monde est rond ? Ce n'est qu'un des mystères que la vie nous réserve. Gertrud Stein avait su garder la mémoire de l'enfance.

Ceci dit, il ne suffit pas de s'emparer d'un joli texte pour en faire un beau moment de théâtre. Xavier Marchand y réussit pourtant d'une manière exemplaire. Avec le même parti pris de sobriété, de précision, et de grâce, il construit un univers aussi dépouillé qu'une épure et pourtant vibrant, sensible, vivant. Animé par les mots simplement dits par la lectrice, habité par les sons harmonieux, grinçants, discordants, de la contrebasse, modelé par des lueurs d'aurore, l'obscurité lumineuse de la nuit, l'or des rêves. Dans ce monde aux allures sages, Xavier Marchand recrée l'univers délirant des terreurs nocturnes, peuplées de sons étranges et effrayants, de cris d'animaux, de soupirs de fantômes. Ou l'apaisement qui renaît au matin tandis que se dissipent les ombres. Nulle facilité dans cette mise en scène dont la poésie naît de la rigueur, du geste minimal, du ton juste. Où le son de la contrebasse répond à la voix de la lectrice, comme les comptines en anglais ponctuent la version française, comme les rondeurs de l'instrument répondent à la géométrie d'une chaise bleue de jardin.

Mais le monde de Gertrud Stein et de Xavier Marchand ne tournerait pas si rond sans l'extraordinaire présence de Maïté Maillé. Vêtue d'une simple robe noire d'écolière trop sage, quasiment immobile, elle donne corps à ces mots simples, avec une limpidité, une évidence confondantes. L'innocence, l'incompréhension, la colère, l'entêtement, la peur, le désir, la solitude, la comédienne exprime, loin de toute mièvrerie, la complexité, la sensibilité de l'âme enfantine. Créé en 1988, le spectacle a été réadapté pour s'adresser au jeune public. Proposé aux enfants à partir de huit ans, il séduit les parents mais peut déconcerter les plus jeunes, mal habitués à tant de sobriété, à si peu d'intrigue. C'est bien pourquoi il paraît de la plus extrême urgence de leur offrir, lorsque l'occasion se représentera, l'occasion de découvrir ce petit bijou d'intelligence et de sensibilité. On en vient même à se demander s'il ne faudrait pas le rendre obligatoire. Quitte à paraître un peu carré.

Dominique Allard ■

***Le monde est rond* de Xavier Marchand, d'après Gertrud Stein se jouait du 11 au 16 mai au Massalia-Théâtre de Marionnettes.**

THEATRE

LE MONDE EST ROND

Dans cet opéra pour voix et contrebasse, Rose est une petite fille qui pense. Elle vit dans un univers aux apparences simples : le monde est rond. Mais son regard d'enfant fouille la réalité et pleure ses inquiétudes... Gertrude Stein (l'auteur), douée d'une sensibilité acérée, nous donne accès au monde des enfants. Elle révèle à qui veut l'entendre leur détresse face aux ombres de la nuit. Maité Maille (Rose) incarne délicieusement la petite fille. Le cœur battant, elle distille cette fausse naïveté enfantine qui fait d'elle un grand témoin de la vie. Hubertus Biermann, contrebassiste, insuffle à son instrument une existence fabuleuse. Il en tire des sons admirables qui illustrent avec une grande justesse les sentiments de l'enfant. Rose est la sœur moins raisonnable du Petit Prince de Saint-Exupéry. Un conte qu'aimeront les jeunes et les moins jeunes.

■ Théâtre Gérard-Philippe, 59, bd Jules-Guesde, 93-Saint-Denis, (42.43.17.17). Jusqu'au 8 avril.

VI • VSD PARIS

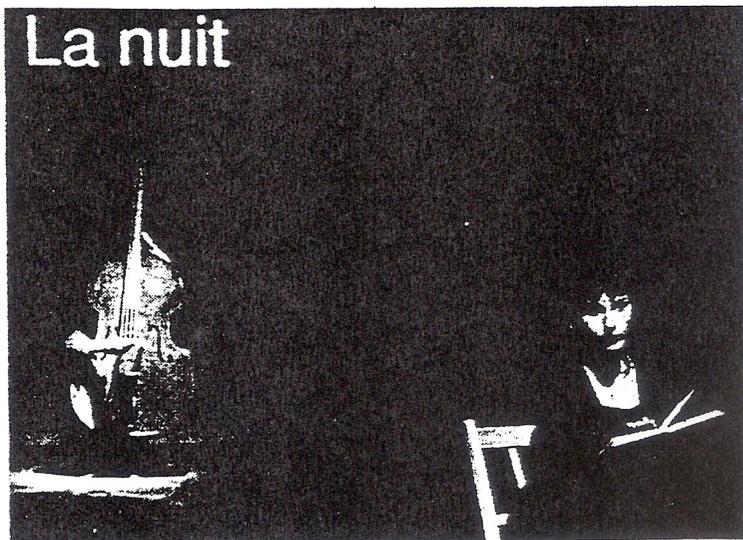
LACROIX

LE MONDE EST ROND.

Xavier Marchand, acteur chez Jean-Marie Patte et chez Claude Régy, aime le travail en finesse. Pour ses premiers travaux de metteur en scène, des travaux encore sous influence, mais bien sûr les meilleurs, il a choisi, comme souvent ses aînés, d'adapter pour la scène des textes non théâtraux. De son propre aveu, *Le Monde est rond*, de Gertrude Stein, peut s'apparenter à « une lecture, à un récital ou à un opéra pour contrebasse et voix ». Dans la pénombre, quelques mots lumineux sur le mur, une voix off donnant la musique et le rythme du texte en anglais — quand une petite fille nommée Rose s'interroge sur la rotondité du monde —, et puis, sagement assise sur une chaise bleue, une jeune comédienne précise, appliquée et fantas-

que, gravissant la colline du texte en compagnie de sa chaise bleue et découvrant qu'effectivement le monde est rond, mais que la vie, mon Dieu, n'est pas si simple. L'homme à la contrebasse lui donne la réplique en musique et avec esprit, parfois même en anglais. Le spectacle passe comme un

La nuit



(Photo M. Rubinel/Enguerand.)

souffle, une souffle d'intelligence, ce qui n'est pas si fréquent. En alternance, un autre texte, de Mallarmé celui-là, *Aboli Bibelot*.

● TGP Saint-Denis, jusqu'au 8 avril. 42.43.17.17.

Deux fois Lanicolacheur au Grütli

La géométrie des mots

Une esthétique limpide et épurée sert magistralement les deux spectacles proposés par Lanicolacheur, « Aboli Bibelot » d'après Stéphane Mallarmé et « Le monde est rond » de Gertrude Stein. C'est l'exigence constante du geste essentiel et d'un espace nu aux lignes harmonieuses qui favorise la transition entre les deux univers poétiques. Xavier Marchand, le metteur en scène, confère à ces textes a priori non théâtraux leur évidence scénique.

La prose poétique se dérobe souvent aux tentatives de la soumettre aux lois de la scène. Xavier Marchand, conscient qu'une telle gageure implique une adéquation entre les mots et l'espace qui les accueille, invente une géométrie tendue et mobile. Trouver des solutions spatiales qui n'occulent point les jeux vertigineux de la langue mallarméenne s'imposait d'autant plus que les textes choisis relèvent du catalogue des distractions proposées à la bourgeoisie oisive de la fin du siècle passé.

Ainsi défilent des conseils vestimentaires, des publicités pour telle ou telle boutique à la mode, des recettes de cuisine, des récits de voyages, etc. C'est dans un espace dénué de toute fioriture, à l'exception de trois chaises, que trois personnages d'une élégance presque excessive dévident, à l'instar de chroniqueurs blasés, les anecdotes fulgurantes et ludiques du temps qui passe. Accentué par la diction un rien lasse et précieuse des comédiens, l'humour subtil des textes affleure comme une étincelle joyeuse et perturbatrice. Les délicatesses jouissives des jeux de mots mallarméens se muent en partition

musicale dont les comédiens s'emparent tantôt en solo, tantôt en chœur. C'est alors que le texte se dissémine dans l'espace comme un jeu d'échos facétieux.

Cette parole fragmentaire et quasi monocorde est perturbée par l'intrusion d'une danseuse. Répétant mécaniquement quelques pas d'une chorégraphie elliptique, elle installe un silence qui contribue à régénérer notre écoute du texte. Car cette énumération inexorable, proférée sur un ton aux modulations infimes, pourrait devenir à la longue fastidieuse. Mais pour le bonheur du spectateur, les comédiens semblent, malgré eux, gagnés par la jubilation du poète. C'est ainsi que la rigidité de leurs gestes et de leur diction est comme subvertie, anihilée par la virtuosité du texte.

Billie le lion bleu, sa chaise

C'est le même espace nu qui accueille « Le monde est rond » de Gertrude Stein. Vêtue d'une petite robe noire d'écolière égarée, Maité Maillé, la comédienne, initie le spectateur aux secrets d'une fillette prénommée Rose. Comme une jeune fille inquiète de se faire prendre en flagrant délit d'innocence, Maité Maillé susurre la partition faussement naïve du texte. Assise sur une chaise bleue, sa couleur préférée, elle semble ne pas apercevoir le contrebassiste complice qui, peu à peu imisce ses accords légers, comme un frémissement de l'âme, au creux des mots de la jeune fille. L'univers merveilleux de Rose révèle ses bijoux : Willie, son cousin, Billie le lion bleu, sa chaise... Et le spectateur de se laisser captiver par le charme de l'enfance de

ces courtes fables. Ces paraboles incisives rythment le voyage initiatique qu'entreprend la jeune fille. Cette découverte du monde passe, bien sûr, par l'apprivoisement des couleurs des mots et des choses. Statique, comme étonnée de son audace, Maité Maillé narre les perplexités constamment renouvelées d'un enfant qui découvre la solitude du monde et ses bizarreries. Ainsi s'étonne-t-elle de voir un lézard tomber d'une maison alors qu'on lui a toujours dit que la terre est ronde : « Si la terre est ronde est-il logique qu'un lézard tombe ? » Ces incongruités n'empêchent pas Rose d'entreprendre l'escalade périlleuse d'une montagne qu'elle espère bleue.

Le plateau est plongé dans une nuit électrique et seule la silhouette longiligne du contrebassiste s'en détache. Confrontée à l'inquiétude nocturne, Rose s'effraie des dimensions d'un monde trop grand. Une très belle image montre Rose et sa chaise se désinçant comme des ombres gigantesques, comme si les certitudes de l'enfance révélaient leur caractère mensonger. La lumière alternant le bleu intense et la blancheur diaphane plonge le spectacle dans une irréalité captivante. Chaque geste de la comédienne, chaque mouvement d'archet résonne comme une tentative de rompre la solitude. Car Rose, au cours de sa longue promenade au cœur de ses certitudes, apprend non seulement que le monde est plus complexe qu'il ne le paraît, mais que la solitude est le lot des rêveurs impénitents.

Alexandre Demidoff

Au Grütli, encore ce soir, à 19 h. et 21 h.

le Courrier
7-8 septembre 1991

Le « Monde est rond » : découverte magique

Les lectures de Xavier Marchand peuvent être ardues. Quand elles sont réussies, comme ici, on plonge très loin à l'intérieur des textes

Dans le cadre de la Bâtie, on nous promettait la découverte d'un jeune metteur en scène français, Xavier Marchand, au talent aussi pointu qu'innovateur. Son premier spectacle, inspiré de Robert Walser (voir nos éditions du 2 septembre), nous avait laissés sur notre faim, c'est-à-dire alors que la fringale de lecture de Marchand provoquait un trop-plein, une indigestion de textes. Ascétisme de la forme, mais bouillime des mots. Puis, il y a eu *Aboli Biblot*, d'après Stéphane Mallarmé, déjà beaucoup plus convaincant, plus resserré, mieux encoincé. Et, enfin, ça c'est produit: une rencontre magique, une coïncidence mouillée entre la forme théâtrale et le texte, un pur moment de bonheur qui emporte très loin, au dedans de soi, dans un rêve vaporeux... C'est *Le Monde est rond*, de Gertrude Stein.

Au vu de cette expérience, faut-il souligner l'importance de ce triple accueil, en fait tous les spectacles réalisés par Marchand? Trop rare privilège qui permet une vision globale, et garde de jugements hâtifs et partiels au profit de l'arrêt sur une démarche plutôt que sur un produit isolé. Dans ce cas, un type d'accueil particulièrement indiqué, tant le metteur en scène poursuit une même quête au travers de différents cerveaux, tant il établit des correspondances entre ses « pièces » - est-ce que le terme convient encore? - ses pièces étant « jouées » - même question - par la même troupe, baptisée Lamicolacheur.

Lamicolacheur, d'après un vers de Mallarmé, lui-même premier sujet d'un diptyque encore visible ce soir. Du poète hermétique, qui rêvait d'un théâtre qui serait l'événement total, le Livre, et qui n'a jamais pris forme que dans l'ébauche d'*Héribaud*, Marchand a mis en valeur le côté le plus mutin, le plus joueur face au hasard de l'art. Il a choisi d'abord des articles écrits pour *La Dernière Mode*, dépliant de bon ton du Paris de l'époque, puis ces fameux quatrains griffonnés sur des enveloppes - qui ont poussé les exégèses à s'interroger non plus sur le sens, mais sur le destinataire de la lettre. Des billets-cartes de visite; aussi, adresses à son coiffeur ou à l'ouvreuse du cirque d'hiver, des dictons, en français et en anglais, pour rappeler que Mallarmé enseignait cette dernière langue, son fameux texte sur le théâtre, et, enfin, le *Sonnet en yx*, d'où est tiré le titre énigmatique du specta-

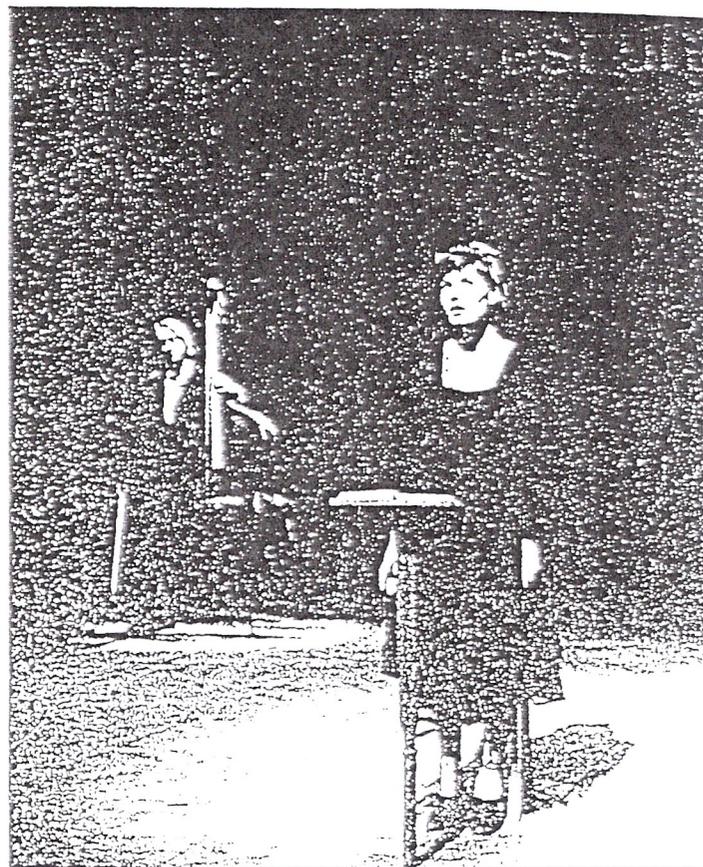
cle. On le voit, un choix aussi varié que plaisant - rajoutons une liste de menus et conseils de bonne femme - loin de l'austérité de la mise en scène.

Une mise en scène qui commence comme *La Sonate et les trois messieurs* de Lardieu, car l'on aperçoit trois messieurs, précisément (dont Xavier et Frédéric Marchand), en complet-veston-cravate qui viennent saluer puis reciter, raides, leur texte d'une voix retenue, presque blanche, dans une parfaite interchangeabilité. Si ce n'est qu'il revient à Martyn-John Back de dire l'anglais. A l'image de l'écriture de Mallarmé, le corps devient pure figure dans l'espace, émancipé de tout devoir d'incarnation physique ou corporelle. L'acteur n'est plus qu'un trou traversé par le souffle de la langue, comme dirait Valère Novarina, dont l'univers n'est pas loin. En effet, on reconnaît la même tentative d'épurer, de dépouiller à l'extrême le théâtre de sa « corporeité », de ses états d'âme, pour l'amener à n'être plus qu'une forme dansée, ou une partition musicale.

Les corps, simples supports

C'est en fait le texte même qui devient la matière de ce théâtre qui tente d'insérer sur scène l'écriture. Une écriture qui traverse les corps, devenus simples supports, signes parmi les signes, qui est dansée, par Fabienne Comtet, puis projetée sur un cyclorama. Dans un mouvement à double sens, la scène se ferme sur le livre, puis se rouvre sur un cosmos surgit de ce même livre. C'est ce double cheminement qui rend particulièrement bouleversant le deuxième volet du diptyque, *Le Monde est rond* de Gertrude Stein. Si, dans le Mallarmé, Marchand n'a pas trouvé un souffle assez puissant pour éviter un léger ennui, comme un étouffement dans cet espace rarefié et évasé, ce souffle parcourt et emporte miraculeusement le deuxième volet de la soirée. L'histoire commence innocemment, procède par avancées successives, répétitions rythmiques, pour s'emballer sur les pentes d'une réflexion vertigineuse. Comptine pour enfant, oui, mais les comptines sont-elles jamais innocentes?

Le miracle de cette histoire-là tient d'abord en la personne de Maïté Maillé qui interprète, serrée dans sa robe de tulle noir, le texte avec un sérieux, une gravité, une évidence et une prononciation « mouillée », tout enfantines, dans un art qui touche à la perfection. Une



Maïté Maillé et Aubertus Biermann (photo Ariane Carro)

perfection totale lorsque l'on se rend compte qu'il y a un peu de *Alce* dans ce spectacle ou tout se renverse, où l'on plonge dans un couloir tourbillonnant pour déboucher dans un monde inversé. D'abord spectateur, on s'aperçoit que par glissements, éclairages successifs, à la suite de la lectrice, on a traversé le livre pour se retrouver dans un univers surgit de lui. Rose est la rose, rose est écrite en lettres de feu sur la scène, l'aube illumine le cyclorama, Rose est l'héroïne, Rose est la lectrice,

Rose est en nous. Tout est dans tout. Il ne reste plus que samedi soir pour plonger loin, très loin, à la suite de Rose, à travers le livre...

Sandrine Fabbri

Aboli Biblot d'après Stéphane Mallarmé, à 19 h., et *Le Monde est rond* de Gertrude Stein à 21 h., par Lamicolacheur, mise en scène Xavier Marchand (Théâtre du Grütli, 16, rue du Général-Dufour, Genève, dernière ce samedi, tél. 022 28 98 78 1)

Journal de Genève
et Gazette de Lausanne
7-8 septembre 1991

La ronde de Rose

Avec beaucoup de finesse et de délicatesse, « Le monde est rond » a enchanté une petite fille et son papa. Une heure de bonheur partagé.

LILI est une petite fille de huit ans. Lili aime le théâtre. Elle est allée au Massalia Théâtre avec Papa. Elle a vu *Le monde est rond* d'après Gertrude Stein par la Compagnie Lanicolacheur.

Lili dit : « J'ai beaucoup aimé la pièce. J'ai vu une dame qui racontait une histoire. L'histoire de Rose. Rose est une petite fille et sa

couleur préférée est le bleu. Avec la dame, un musicien jouait de la contrebasse ».

Papa dit : « Maité Maillé, la récitante, nous entraîne avec beaucoup de talent dans la ronde des mots de Gertrude Stein. On se love dans le rythme et les courbes d'un univers merveilleux. A la contrebasse, Hubertus Biermann dialogue avec Maité, souligne les mots avec son instrument ou les renvoie en écho (en anglais) ».

Lili a vu *Le monde est rond* et a beaucoup aimé la pièce. Lili dit : « Sur la scène, il y a une chaise. Elle est bleue. Parce que c'est la couleur préférée de Rose. Au fond de la scène, un grand rideau. On y voit les titres

des chapitres, et avec les lumières des montagnes et le soleil ».

Papa dit : « Le plateau est quasiment nu. L'éclairage en constitue le décor. Dans la première partie, mise en scène et éclairage sont minimales : concerto pour voix et contrebasse qui donnent le mouvement au questionnement de Rose sur la rotondité du monde. Dans la seconde, le voyage, Rose et la chaise se déplacent, illusion d'une ascension, éclairage diffus comme dans un songe, où Maité Maillé double Rose et la lectrice en un mouvement permanent ».

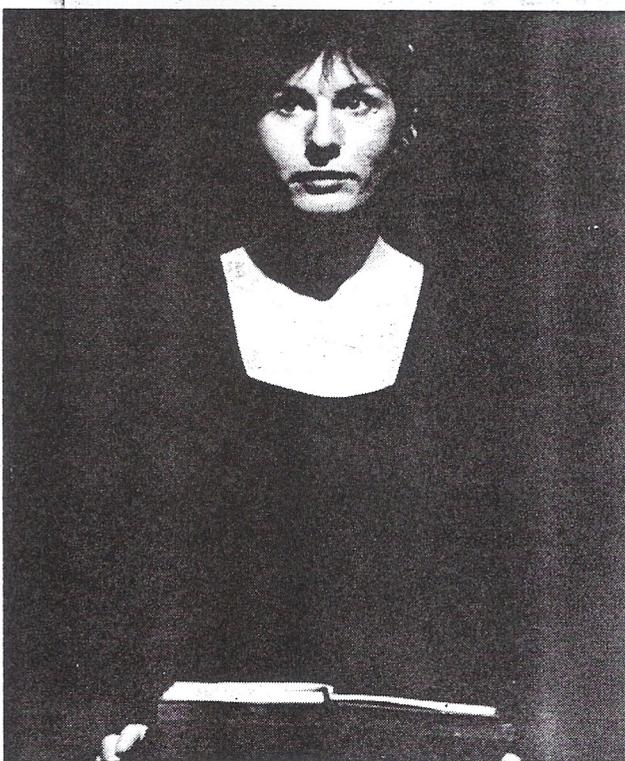
Lili a vu *Le monde est rond*. Elle a aimé la pièce mais pas tout. Mais quand même elle a surtout aimé. Lili dit : « Il n'y avait pas assez de couleurs, c'est tout. Sinon, l'histoire de Rose, avec son chien Amour, son cousin Willie et le lion Billie, qui n'est pas bleu, j'ai aimé parce que je trouve que ça ressemblait au Petit Prince ».

Papa dit : « Avec *Le monde est rond*, Xavier Marchand et ses comédiens sont parfaitement parvenus à recréer l'univers singulier de Gertrude Stein. Avec beaucoup de finesse, ce spectacle aux allures de conte enchante petits et grands qui trouvent chacun à leur degré de quoi passer une heure de rêve. Une heure suspendue dans le temps de Rose ».

Lili et Papa disent : « A découvrir absolument ».

Boris SAGIT et Lili.

« *Le monde est rond* » par la cie Lanicolacheur, mise en scène Xavier Marchand, d'après Gertrude Stein. Dernière ce soir à 20h30 au Massalia Théâtre (Friche Belle de Mai). Tél : 04 91 11 45 65.



« *Le monde est rond* » (Photo Lionel FOURNEAUX).